

TANDEM

LE JOURNAL DU TANDEM SCÈNE NATIONALE

#10

DÉC 2017 . JAN 2018

FACE À LA MER : BAGDAD

ÉDITO Par Gilbert Langlois, directeur du TANDEM Scène nationale

Cher public,

En mai dernier, je me suis rendu à Bagdad. J'ai été frappé par l'engagement, l'énergie des artistes rencontrés, côtoyant la mort en permanence et refusant toute résignation, reconstruire ce qui peut être reconstruit étant la seule façon pour continuer à vivre. Tels Fekret Salem, et ces très jeunes artistes sortis de l'École des Beaux-Arts de Bagdad. Ils présentent *Hamlet 1983*, les 14 et 15 décembre. Ils dénoncent la violence, la corruption et les carcans qui étouffent la société irakienne...

Bouleversé par le travail amorcé, j'ai pensé qu'il fallait partager sans attendre nos espaces de travail avec ces jeunes artistes ; après un temps de résidence ici, qu'ils puissent continuer à se construire un avenir chez eux.

Dès le 11 décembre, venez découvrir également l'œuvre de l'un des plus grands photographes de l'Irak, il s'appelle Latif Al Ani. Entre 1960 et 1979, l'Irak a connu une époque bénie. Bagdad était une métropole moderne. Au Théâtre d'Arras, Latif Al Ani ressuscite cette parenthèse historique.

Ne ratez pas ces rendez-vous du parcours *Face à la mer* ; spectacles, rencontres avec des artistes, des intellectuels, des journalistes que nous avons associés à la rédaction de cette publication. Que le TANDEM soit une porte ouverte, pour que les œuvres de ces artistes puissent parcourir le monde !

**IRAK,
UNE FORCE DE VIE SAISSANTE** 2

**LA VITALITÉ EXCEPTIONNELLE
DU THÉÂTRE IRAKIEN** 4

LATIF AL ANI 6

HAMLET 1983 8

UNE OASIS ENTRE DEUX RIVES 11

L'IRAK : REPÈRES CHRONOLOGIQUES 13

L'ACTUALITÉ DU TANDEM 14



Décembre

ArrasThéâtre
Salle à l'italienne14 | Jeudi
21:00RENCONTRE
REGARD
SUR L'IRAK
CONTEMPORAINE

Entrée libre

IRAK, UNE FORCE DE VIE SAISSANTE

RENCONTRE AVEC AKRAM BELKAÏD

Propos recueillis par Marina Da Silva, journaliste au Monde diplomatique

Comme l'indique le titre de votre dernier recueil, *Pleine Lune sur Bagdad*¹, vous avez des liens particuliers avec l'Irak?

Je connais l'Irak depuis la fin des années 80 où j'avais pu me rendre juste après la guerre Irak-Iran, en 88-89. C'était un pays qui respirait, au sortir d'une guerre dévastatrice qui avait particulièrement ébranlé la société irakienne. J'y suis retourné pendant la première guerre du Golfe, puis durant la période de l'embargo, la décennie des années 90. C'est un pays avec lequel j'ai énormément d'attaches et qui a accompagné ma pratique du journalisme. C'était une expérience saisissante. J'y suis souvent retourné, notamment pour des voyages personnels ou en accompagnant des ONG, simplement pour être témoin. C'est resté un fil en continu. Il y a eu aussi la guerre de 2003, même si je ne suis pas allé couvrir ce conflit, mais j'y suis retourné à la fin des années 2000 alors que Bagdad était en proie au sectarisme et aux violences. De tous les pays de la région, c'est celui avec lequel je me sens le plus concerné, avec la Syrie.

Peut-être aussi parce ce sont des pays qui étaient porteurs de projets nationalistes ?

J'ai connu l'Irak avant même d'y aller ! Gamin en Algérie, j'ai eu un instituteur irakien – à l'époque le pays faisait appel à énormément de coopérants pour le meilleur comme pour le pire – qui découvrait la société maghrébine. On

sentait une grande différence entre la façon dont on pouvait vivre au Maghreb, notamment le fait religieux, et ce à quoi lui était habitué. Effectivement, l'Irak et la Syrie ce sont des projets nationalistes, tous les deux avaient d'assez bonnes relations avec l'Algérie puisqu'ils étaient dans le front du refus, Israël était l'ennemi commun. Ils se disaient « progressistes », sur le statut des femmes, les questions économiques et agraires, c'étaient des pays qui tout en clamant leur non alignement étaient assez proches du bloc de l'Est. Contrairement aux pays du Golfe, que l'on voyait comme étant les relais de l'Amérique, voire même l'Égypte après les Accords de Camp David, il y avait une inclinaison à l'égard de l'Irak et de la Syrie.

Et puis il y a aussi la question littéraire et poétique. Les deux pays ont un héritage culturel extraordinaire. Ce qui m'a le plus marqué, dans les années 90, et même après, notamment pendant la guerre du Golfe, c'est qu'avec tout ce qui a pu être écrit sur Saddam Hussein – à raison, c'était une dictature implacable – on a réussi à faire oublier, pour une grande partie du public occidental, que l'Irak c'est aussi des trésors – je ne parle même pas des trésors archéologiques – poétiques, littéraires. Je me souviendrai toujours de cette émission de Bernard Pivot où Jacques Berque essaye de parler des poètes mais on ne veut pas l'entendre. On le ramène sur toutes les horreurs du régime. Impossible de parler de la richesse d'un peuple et de son héritage, Bagdad, les califes

abbassides, la littérature et la poésie écrite aux X^e ou XIII^e siècles, parce que l'actualité commandait de s'intéresser à la période présente, terrible ! Depuis le début du vingtième siècle, c'est une succession d'affrontements, les Anglais ont fait des choses abominables : Churchill a utilisé des gaz chimiques contre des tribus bédouines révoltées. C'est un pays qui a connu des effusions de violence de manière récurrente. Une partie de la communauté juive irakienne, qui était entièrement intégrée à la société irakienne, a été forcée à l'exil dans les années 40, puis 50. Puis on a toutes ces successions de coups d'État, la révolte contre la monarchie en 58 et les péripéties qui amènent Saddam Hussein à prendre le pouvoir de manière progressive et définitive.

On a une vision de l'Irak fragmentée par les tribus et les confessions. Comment est-ce que cela s'organise socialement ?

L'Irak est une création coloniale. Récente. C'est une volonté anglaise de rassembler des départements sur les restes de l'empire ottoman, mais selon les historiens, on se rend compte que les habitants de Mossoul, par exemple, n'étaient pas forcément emballés de se retrouver dans un même ensemble étatique que les habitants de Bassorah. L'Irak est une construction à laquelle des Irakiens ont donné corps, et pour laquelle ils se sont engagés. Le Baas estimait fondamental d'avoir une assise nationale et territoriale avant de penser à l'unité arabe. Il

y avait un volontarisme de construction d'un État-nation jeune. Le jeu des autorités quelles qu'elles soient, et notamment de Saddam Hussein, a été de casser le référentiel tribal. Il n'a jamais pu le faire, mais il a limité son influence. L'Irak a été un État moderne qui devait en même temps tenir compte des solidarités tribales, souvent supra confessionnelles : qui dit tribu ne dit pas forcément être de la même confession, on peut avoir des chiïtes, des sunnites, des chrétiens... Le régime a essayé d'amoindrir ces appartenances tribales et régionalistes tout en se bâtissant lui-même sur une base régionale. Quelqu'un de Tikrit – la région de Saddam Hussein – avait beaucoup plus de chance de faire carrière. Mais à la différence de la Libye, par exemple, Saddam Hussein voulait un État classique, centralisé, avec des institutions, un appareil d'État, un schéma pyramidal de prise de décision. En Irak, il y avait plusieurs institutions centrales – les services secrets, mais aussi le parti, le système éducatif –, les Irakiens ont essayé de mettre en place un État moderne en allant au-delà des particularités régionales. C'est évident que les sunnites ont toujours eu le pouvoir et que les questions problématiques – la majorité démocratique allait aux chiïtes et la minorité kurde a toujours revendiqué au moins une forme d'autonomie si ce n'est d'indépendance – n'ont jamais été résolues. Le régime a alterné des phases de répression et de négociation, voire quelques concessions. Les rapports entre les Kurdes sont assez com-

plexes. Bien sûr, Saddam Hussein les a massacrés mais il y a des périodes où il a essayé de trouver des accords avec eux. Quand arrive la dévastation de 2003 et que les Américains démantèlent tout ce qui a pu être fait, notamment l'armée, le parti, les appareils d'État, on en revient aux solidarités tribales et confessionnelles. Ce grand vide a créé le chaos mais l'idée nationale perdure, l'Irak tel qu'il a été défini dans ses frontières par les anglais demeure. L'idée d'un pays s'est créée sur trois générations.

Aujourd'hui ce pays est à la croisée des chemins car on voit bien qu'il y a une dynamique de fragmentation au Proche Orient et qu'une des conséquences de l'éclatement de l'Irak en 2003, c'est une dépendance plus accrue pour le Kurdistan irakien et, tôt ou tard, il faudra bien trouver une solution pour la minorité sunnite qui jadis avait le pouvoir et était le relais des autorités. Aujourd'hui, elle se retrouve dans le camp des perdants, ce qui explique l'émergence de Daesh. Mais ce qui garde encore une certaine cohérence c'est qu'en quelques décennies l'idée d'un État a pu s'ancre et aussi injecter un certain nationalisme dans le cœur de la population. On le voit bien dans la résistance que le clergé chiite irakien oppose aux Iraniens. Ils ne sont pas du tout dans l'asservissement et sont partisans d'une indépendance. Certes ils sont chiites et attentifs à ce qui se passe en Iran mais ils sont d'abord Irakiens.

Comment analysez-vous le référendum et la volonté d'indépendance des Kurdes ?

Personne dans la région ne voulait ce référendum qui obéissait aussi à des contingences internes puisque les Kurdes sont divisés entre deux grandes familles rivales, que la situation économique n'est pas très bonne puisque les prix du pétrole sont tombés et que le Kurdistan en est ébranlé. Pour les Irakiens non kurdes, c'était vu comme une sorte de fatalité : s'ils veulent se séparer qu'ils le fassent ! Mais cela ne se fera pas sans mal car encore une fois le nationalisme fait que l'idée d'une partition définitive du territoire est très mal vécue. On a pensé que le projet d'une entité fédérale pouvait être défendu mais les circonstances ont montré que c'était impossible dans un Irak complètement dévasté, avec Daesh, les nettoyages ethniques dans les grandes villes notamment Bagdad où énormément de quartiers ont été purgés de leurs habitants sunnites, avec les représailles d'Al Qaida, les attentats réguliers contre les chiites irakiens, il était impensable de dire que la solution

« Malgré huit ans de guerre avec l'Iran, l'embargo qui a profondément perverti la société irakienne, puis 2003, l'Irak est un pays qui avance, qui a sa vie artistique, intellectuelle. Bien sûr, il y a toujours une espèce de chaos, mais je suis optimiste à long terme. »

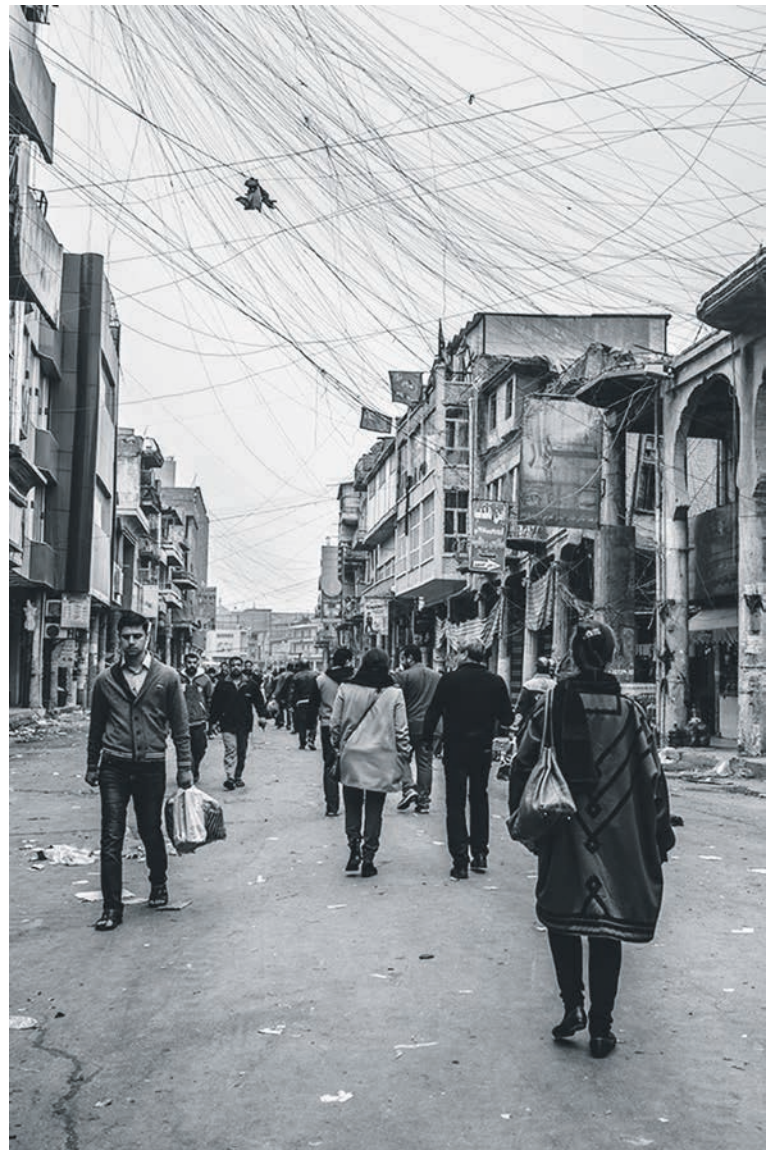
c'était le fédéralisme. Les Kurdes de Massoud Barzani ont pensé que c'était l'occasion de le faire mais ils se rendent compte que cela ne suit pas. Aucune grande puissance ne les soutient. Ils se retrouvent à négocier très rapidement.

Quel regard portez-vous sur l'avenir et la reconstruction de l'Irak ? Sur la création artistique dans ce pays ?

Ce qui me fascine ce sont les capacités de résistance de la population. Voilà un peuple qui n'a connu que la guerre depuis 1980 : 8 ans de guerre avec l'Iran, les missiles, les combats chimiques, cette énorme boucherie dont on ne parle pas assez, l'embargo qui a profondément perverti la société irakienne, puis 2003, et malgré cela c'est un pays qui avance, qui a sa vie artistique, intellectuelle, qui a un personnel politique qui n'est pas du tout à la hauteur, mais j'ai été stupéfait de voir qu'il y a encore des manifestations pour le bien-être social, des syndicats qui se créent, des journalistes qui peuvent être féroces malgré le danger. Il y a une force de vie et ce sentiment d'avoir vécu ce que personne n'a vécu, une expérience exceptionnelle qui donne une affirmation de soi. Bien sûr, il y a toujours une espèce de chaos, mais je suis optimiste à long terme. Bien sûr la situation au Kurdistan peut dégénérer, il y a des guerres proches, mais il y a cette résistance et cette volonté d'aller de l'avant. Je note aussi que beaucoup d'Irakiens rentrent en Irak, notamment des intellectuels qui auparavant étaient dans le Golfe, et ce n'est pas anodin.

Pour moi, mon métier ne peut pas aller sans une attention permanente à tout ce qui est la création. On peut se perdre dans l'analyse géopolitique et souvent la culture aide à appréhender, à expliciter mieux. Les regards des artistes sont très importants que ce soit dans le domaine du théâtre ou de la littérature, un film, une chronique. On ne peut pas suivre l'actualité du monde arabe ou d'une autre région sans s'intéresser à ce qui est écrit et produit par les gens du cru. ■

¹ Erick Bonnier, Paris, France, 2017



© Lam Duc Hien

AKRAM BELKAÏD

Journaliste au *Monde diplomatique*, Akram Belkaïd est collaborateur au site *Orient XXI* et à *Afrique Méditerranée Business (AMB)*. Il est aussi essayiste et auteur.

LA VITALITÉ EXCEPTIONNELLE DU THÉÂTRE IRAKIEN

RENCONTRE AVEC HAYTHEM ABDERRAZAK

Propos recueillis par Marina Da Silva, avec Arafat Sadallah



Le Muntada Al-Masreh © Lam Duc Hien

Pouvez-vous nous parler de *Hamlet 1983*, dont le metteur en scène et les acteurs ont été vos étudiants ? Quelles sont les conditions de travail de cette jeune compagnie et des autres en général ?

Je connais bien Fekret Salem, qui met en scène *Hamlet 1983* de façon originale et personnelle – 1983, c'est l'année de sa naissance, en pleine guerre avec l'Iran –, il a été l'un de mes étudiants à la Faculté des Beaux-Arts de Bagdad où il a fait ses

études et collaboré à différents travaux de mise en scène. La différence avec d'autres diplômés de la Faculté, c'est qu'il a eu l'occasion de partir faire un stage en Tunisie, avec Azzedine Guenoun. Il a été très influencé par ce metteur en scène, influence que lui-même déclare et assume, et cela singularise son travail. C'est très important pour les artistes irakiens de pouvoir sortir du pays et partager d'autres expériences. Moi aussi j'ai eu cette opportunité et

j'ai travaillé avec des metteurs en scène qui m'ont nourri, les jeunes artistes aujourd'hui qui ont la possibilité de circuler, ou simplement via internet et les réseaux sociaux, sont inspirés par d'autres metteurs en scène et d'autres styles, d'autres formes et esthétiques.

Depuis 2009, il existe à Bagdad un lieu associatif de création et de représentation, le Muntada Al-Masreh, qui est mis à la disposition des jeunes artistes, et où Fekret a pu répéter et présenter son spectacle. Ce lieu, très novateur à Bagdad, reçoit le soutien de la direction générale du théâtre et du cinéma, grâce à Ikbal Naïm qui est très attentive à son développement.

On connaît mal l'histoire du théâtre irakien. Pouvez-vous nous dire la place qu'il occupait dans le monde arabe jusqu'au déclenchement de la guerre ?

La place du théâtre irakien a toujours été, et demeure jusqu'à maintenant, très importante et très spécifique dans le monde arabe.

Dans les festivals, on attend toujours deux théâtres : le théâtre tunisien et le théâtre irakien qui sont connus pour leur vitalité et leur production incessante (contrairement, en ce qui concerne l'Irak, à sa production pour le cinéma et la télévision), ils sont un peu les *leaders* dans le monde arabe. Même pendant la guerre, et notamment la guerre avec l'Iran des années 80, il y a toujours eu une activité et une créativité du théâtre irakien extraordinaires.

Je n'en connais pas le secret, mais je sais que même durant les périodes les plus difficiles, même pendant la guerre civile, le théâtre est resté d'une ténacité exceptionnelle, et toujours très présent sur la scène du monde arabe ou la scène internationale.

Même durant la période très dure de 2004, en pleine guerre, nous avons participé avec ma compagnie au festival du Caire, où nous avons obtenu le prix du meilleur spectacle avec ma création *Pardon, professeur, nous n'avions pas l'intention*.

Même pendant l'embargo économique, les compagnies irakiennes ont continué à travailler, à produire et à sortir d'Irak pour aller jouer ailleurs.

Il y a toujours eu beaucoup de compagnies de théâtre en Irak, pas seulement à Bagdad mais dans tout le pays. Cependant, à partir de 2003, avec la guerre et le démantèlement de l'État, le statut de compagnie a été abrogé et il fallait passer par un statut d'ONG pour pouvoir rester en activité ou créer une compagnie. Toutes les compagnies, depuis 2003, et cela dans toutes les régions d'Irak, ont un statut d'ONG et ne sont pas du tout soutenues par l'État. Mais aujourd'hui les choses changent, et un projet de loi vient d'être présenté au Parlement qui va de nouveau instituer le statut de compagnie de théâtre. L'État va donc de nouveau s'engager pour soutenir les compagnies et manifeste le désir de fonder des théâtres nationaux, régionaux, des centres dramatiques, dans toutes les régions d'Irak. Il faut aussi souligner que malgré ce statut d'ONG, il existe aujourd'hui des festivals partout en Irak. On y présente des spectacles de toute sorte, que ce soit du monodrame, de la comédie, du théâtre de boulevard ou expérimental, il y a du théâtre dans tout le pays, de Erbil à Najaf ou Kerbala.

Quels sont les moyens mis à la disposition des acteurs et metteurs en scène pour se former et se professionnaliser ?

Pour les acteurs, il y a à Bagdad, par exemple, la Faculté des Beaux-Arts qui fait partie de l'Université, dans laquelle il y a une spécialité d'acteur et de mise en scène et où ils peuvent obtenir une licence. Il y a aussi trois instituts où ils peuvent avoir un diplôme qui n'est pas un diplôme universitaire mais un diplôme d'institut, plus professionnel. Il y a une Faculté et des instituts à Erbil, à Souleimaniye, à Kouts, au sud, à Basorah. Même à Mossoul, où juste après l'effondrement de Daesh, la Faculté a réouvert, et il y a eu énormément de demandes d'inscription. J'ai appris par un de mes étudiants qu'il y avait eu 800

demandes d'inscription rien que pour le théâtre, en cours du soir. Concernant la formation, l'offre est donc suffisante que ce soit à Bagdad ou dans les régions.

Pour ce qui est de la professionnalisation, cela reste très difficile pour les artistes de parvenir à vivre de leur métier, et c'est la même chose dans le domaine du cinéma. Les possibilités de professionnalisation restent très faibles jusqu'à ce que l'un des acteurs accède à la célébrité !

Mais c'est souvent le même problème dans le monde entier.

Il y a aussi la question matérielle des moyens de production pour réaliser les créations même si les Universités mettent à disposition des lieux pour travailler, ou que l'on peut trouver des lieux et des aides privés. En ce moment, les jeunes compagnies de théâtre connaissent de grandes difficultés : il n'y a pas de financement, il n'y a pas de moyens matériels de production, mais nous espérons qu'avec cette nouvelle loi, cela va changer les choses. Nous avons demandé des budgets pour pouvoir les allouer aux compagnies.

Dans la troupe de Hamlet, il y a deux jeunes actrices mais elles sont encore peu présentes sur les scènes. Quelles conséquences la guerre a-t-elle eu sur les droits des femmes et leur place dans la société ?

Pour parler des droits des femmes en Irak, il faut préciser que ce n'est pas une question institutionnelle, c'est une question sociale générée par la guerre et surtout par la première guerre Iran-Irak qui a provoqué beaucoup de différences sociales. Les hommes partaient à la guerre et les femmes restaient à la maison, cela a beaucoup influencé la société. Et puis il y a les différences communautaires et confessionnelles à l'intérieur de l'Irak, qui ont été activées par l'invasion américaine. Paul Bremer lui-même disait dernièrement que ces divisions n'étaient pas de la responsabilité américaine, qu'ils avaient reçu des demandes de la part des Irakiens pour activer ces différences confessionnelles et qu'ils y avaient simplement répondu ! L'extrême souffrance des femmes en Irak a surtout été vécue par les femmes yézédites et à Mossoul, là où Daesh avait son emprise et où elles y étaient traitées comme des butins de guerre. Mais dans la société irakienne, les femmes ont toujours été considérées comme des actrices. La constitution irakienne est d'ailleurs, pour les femmes, l'une des plus progressistes du monde arabe, qui leur donne le plus de droits, bien plus qu'au Liban ou en Tunisie par exemple.

« Dans les festivals, on attend toujours deux théâtres : le théâtre tunisien et le théâtre irakien qui sont connus pour leur vitalité et leur production incessante, ils sont un peu les leaders dans le monde arabe. »

ARAFAT SADALLAH

Arafat Sadallah est né à Casablanca. Il vit et travaille à Paris. Chercheur en philosophie, il est aussi collaborateur artistique à la plate-forme SIWA, espace de réflexion et laboratoire d'expérimentation des créations arabes contemporaines. Il fait des recherches sur le concept de représentation (d'un point de vue philosophique et esthétique) dans le monde arabe. Et il poursuit, en étroite collaboration avec des artistes, des projets prenant diverses formes, du commissariat à la performance.

On le doit notamment à Naziha al-Dulaimi, une femme exceptionnelle qui a été la première femme ministre en Irak et dans le monde arabe. Elle était membre du parti communiste – sous la direction de Abdelkarim Qassem, qui a fait la révolution en 1958 et instauré la république en Irak – et cofondatrice de la ligue des droits des femmes en Irak. Elle a participé à la rédaction du droit civil irakien de 1959, qui définit le code de statut personnel, œuvrant activement pour les droits des femmes.

En 2014, il y a eu une tentative de révision, très réactionnaire, de ce code, qui voulait, par exemple, réintroduire la polygamie, et je dois préciser que c'était une proposition portée par des femmes parlementaires conservatrices. Mais grâce à l'action et à la mobilisation des mouvements militants des droits humains et féministes, de la société civile, cette tentative religieuse et rétrograde a échoué.

La guerre a empêché les actrices d'accéder non seulement à la scène mais à l'espace public en général, mais aujourd'hui elles sont de plus en plus présentes partout.

Quelle est la situation à Bagdad après le référendum pour l'indépendance du Kurdistan ? Est-ce que cela a des incidences sur vos activités ?

La question du Kurdistan n'est pas encore réglée mais tout le monde est optimiste car nous allons vers des négociations. J'imagine que c'est plus intéressant pour le Kurdistan de négocier

maintenant vu que le gouvernement a repris tous les territoires où il y avait des différends entre le Kurdistan et le gouvernement central. Au sein même du gouvernement kurde il y a une grande différence entre Jalal Talabani qui veut négocier et Massoud Barazani qui est plutôt pro-indépendance, mais c'est plutôt le camp de Talabani qui prend le dessus.

Après une période d'inquiétude et d'expectative, cela n'a pas eu d'influence sur nos activités et en ce moment la situation est stable, nous pouvons travailler. Durant la crise, j'ai été invité à un festival de cinéma à Souleimaniye. J'ai décliné pensant qu'il n'y aurait pas de vol vers le Kurdistan mais en fait le festival avait bel et bien lieu ! La vie reprend son cours.

L'horizon nous semble plutôt serein : les gens qui appellent à la guerre sont en nombre très limité, nous avons la conviction d'aller vers des accords politiques. ■

Décembre

ArrasThéâtre
Bar

11 | Lundi
18:30

VERNISSAGE
EXPOSITION
PHOTOGRAPHIQUE

Rencontre avec Latif Al Ani
et Catherine David à 20:00

Exposition gratuite
du 11 au 22 décembre

LATIF AL ANI

Par Jean-Pierre Thibaudat, journaliste à Médiapart



Latif Al Ani fut le grand photographe de l'Irak « d'avant » (*l'avènement au pouvoir de Saddam Hussein et du parti Baas – ndlr*), lui qui a si souvent et si bien photographié les grandes avenues de Bagdad, désormais défigurées par la guerre. On le retrouve chez un ami galeriste qui expose les nouveaux peintres irakiens qui se réfugient volontiers dans l'abstraction et l'imaginaire. Latif Al Ani est aujourd'hui un vieux monsieur au visage émacié et aux yeux plein d'images

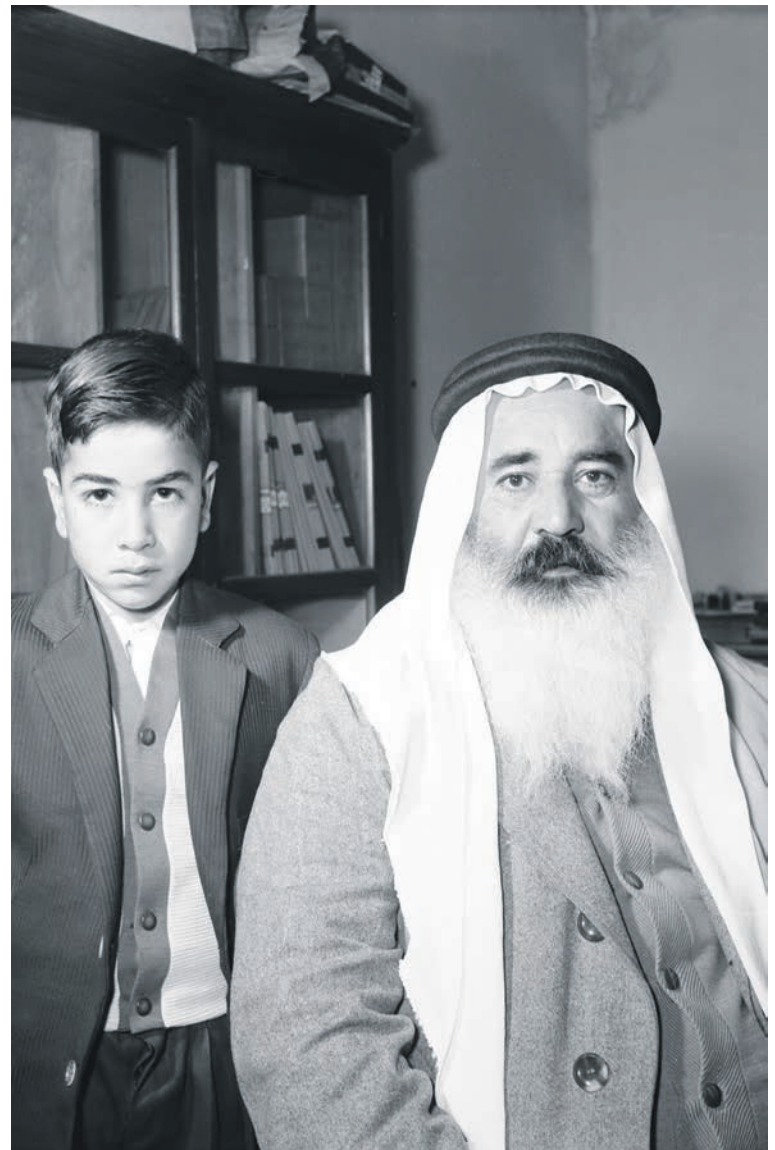
d'un pays qui n'existe presque plus. Sa voix est douce, légèrement voilée. Il photographie l'Irak depuis 1953, pour des firmes privées ou des agences. Il n'a pas eu son pareil pour photographier les paysages irakiens, à commencer par les paysages urbains. Au début des années 60, il a séjourné deux ans aux États-Unis et a photographié la vie américaine tout comme il l'a fait au Caire, à Damas, en Jordanie, au Koweït ou à Barheïn. C'est un immense photographe. Son livre

Irak in Pictures est une somme malheureusement introuvable. Cependant, bonne nouvelle, une monographie vient de paraître en Allemagne aux éditions Hannibal. La Biennale de Venise a su lui rendre hommage en 2015 mais son pays le méconnaît. Quand Saddam Hussein est arrivé au pouvoir, Latif Al Ani a refermé définitivement l'étui de cuir de son Rolleiflex 6x6. ■

Ces photographies sont reproduites avec l'aimable autorisation de Latif Al Ani.

Festivités de la Journée de la femme, Rashid Street, Bagdad, 1962





UNE PARENTHÈSE HISTORIQUE

Latif Al Lani est le photographe le plus important de l'Irak moderne. Il donne à voir l'histoire irakienne des années 60 à 79 : une œuvre personnelle, un regard sur la ville de Bagdad et son architecture moderniste remarquable, aujourd'hui défigurée. Dans les années 1960, entre la chute de la monarchie et l'avènement du parti Baas, l'Irak connut une ère de relative stabilité aujourd'hui perçue comme une époque bénie dans la mémoire collective. L'œuvre du photographe a été exposée à la Biennale de Venise en 2015 dans le cadre de l'exposition *Invisible Beauty* au Pavillon irakien. Il a également été lauréat par la Fondation Prince Claus en 2015.

En haut, à gauche
Couple américain à Taq Kasra, Al Mada'in, Salman Pak, Bagdad, 1965

En haut, à droite
Shopping à Bagdad, 1964

Ci-contre
Yarmouk, Bagdad, 1962

À droite
Famille Mandeane, Bagdad, 1961



HAMLET 1983

RENCONTRE AVEC FEKRET SALEM

*Propos recueillis par Jean-Pierre Han,
rédacteur en chef de Frictions
et Lettres françaises,
traduits par Arafat Sadallah*

Décembre

ArrasThéâtre
Salle à l'italienne

14 | Jeudi
20:00

15 | Vendredi
20:30 

Navette au départ de Douai
le 15 décembre à 19:45

THÉÂTRE
HAMLET 1983

Création
Coproducteur TANDEM

Durée : 1 h environ
Spectacle en arabe,
surtitré en français

Fekret Salem, le titre de votre spectacle, Hamlet 1983, indique de manière délibérée votre date de naissance. Vous êtes jeune, quel a été votre parcours jusqu'à présent ?

J'ai étudié à Bagdad à l'Institut des Beaux-Arts et à la Faculté des Beaux-Arts également. J'ai obtenu un diplôme à l'Institut et suis ensuite allé en Tunisie où j'ai suivi un cursus de mise en scène au Centre d'études dramatiques de Tunis que dirige Azzedine Guenoun qui a lui-même été formé en France.

Vous avez donc eu Haythem Abderrazak comme professeur...

Effectivement, je l'ai eu comme professeur à la Faculté, mais je l'ai surtout connu après mes études, dans la compagnie du Théâtre national où j'ai travaillé pendant un moment.

Vous avez une formation de comédien ; comment en êtes-vous venu à la mise en scène ?

En fait j'ai essentiellement fait des études de mise en scène. Cela dit, j'ai été acteur pendant un certain temps, notamment dans la compagnie du Théâtre national dirigée par Shakiq el Mahdi. J'ai également joué dans une adaptation de *Roméo & Juliette* de Shakespeare réalisée par Monazil Daoud ; nous avons présenté ce spectacle à Bagdad, bien sûr, mais aussi au Festival Shakespeare de Stratford-upon-Avon en 2012.

Pendant mes neuf années d'études à Bagdad suivies de deux autres années passées en Tunisie je n'avais pratiquement réalisé que des travaux universitaires. J'ai vraiment travaillé professionnellement à partir de 2004, dans les plus grandes compagnies, celle du Théâtre national, je l'ai dit, mais aussi dans la Compagnie de Bagdad... En 2011, j'ai obtenu le prix du meilleur comédien de l'année à Bagdad. À partir de là, je suis devenu une sorte d'enfant gâté dans le milieu, mais j'ai préféré me tourner très rapidement vers un travail plus expérimental, moins « officiel », réalisé avec des jeunes artistes.

Il me paraissait important de tenter de découvrir de nouveaux talents et de les aider dans le contexte très difficile que connaît l'Irak aujourd'hui.

Il y a chez vous une volonté de transmission très forte. D'étudiant en arts du spectacle vous êtes tout naturellement devenu professeur...

J'ai très vite enseigné et cela pendant cinq ans à l'Institut des Beaux-Arts. Transmettre mes connaissances, mon expérience, est primordial pour moi. Nous sommes une génération qui vit dans la guerre, qui va peut-être mourir durant la guerre : du coup la question de la transmission de l'art est essentielle. Dans ce domaine Haythem Abderrazak est un modèle pour moi et pour tous ceux de ma génération. Un maître, acteur, metteur en scène, professeur, qui nous a élevés dans ce milieu. Mais, malheureusement, c'est l'un des derniers « experts » dans le domaine théâtral qui nous reste en Irak. Le retrouver à la Scène nationale d'Arras où nous allons jouer est un véritable bonheur : il a été mon maître, je le retrouve comme collègue !

Vous parliez tout à l'heure de théâtre professionnel, que recouvre cette expression dans l'Irak d'aujourd'hui ?

C'est déjà une folie que de choisir une vie professionnelle liée au théâtre. C'est une folie encore plus grande de le faire dans les conditions dans lesquelles vit l'Irak en ce moment. Nous ne cessons d'être critiqués à cause de cette activité, de cette « occupation », alors que notre société, notre pays, le monde entier est en pleine crise ! En fait si nous tenons à continuer à faire du théâtre, c'est bien parce que, pour reprendre l'expression de Peter Brook qu'il a exprimée lors d'un festival en 2012, « nous cherchons la vie ». Je cherche la vie à travers le théâtre. Et je m'y retrouve : faire du théâtre est le seul moyen de transmettre mes préoccupations, de parler des problèmes auxquels est confrontée toute une génération. Je travaille par ailleurs pour gagner ma vie comme comédien à la télévision, mais je ne peux exprimer ce que je ressens vraiment que sur la scène et à travers elle.

Pour en revenir au professionnalisme, c'est une affaire compliquée ici en Irak. Il est, par exemple et pour le moment, très difficile de créer de véritables compagnies théâtrales. J'en parlais hier encore avec Haythem Abderrazak qui vient de déposer au parlement un projet pour voir la possibilité de fonder une compagnie de théâtre. Depuis 2004, c'est juridiquement devenu extrêmement compliqué.

Pour *Hamlet 1983*, j'ai travaillé avec une compagnie qui existe depuis les années 80 et qui tente de faire travailler de nouveaux talents.

Mon souhait maintenant c'est de pouvoir créer une académie de théâtre à Bagdad. Une académie spécialisée dans tous les métiers du théâtre, pas seulement ceux du jeu et de la mise en scène. J'ai enseigné pendant cinq ans. Pendant ces années-là je n'ai pu que constater la baisse du niveau de l'enseignement. Voilà ce qui a donné l'impulsion à ce projet. Mon expérience en Tunisie n'a fait que renforcer ce désir. J'ai également fait le constat qu'il ne fallait pas non plus compter uniquement sur les entreprises publiques et qu'il fallait aussi s'ouvrir à des possibilités d'ordre privé... Tout cela demande bien entendu des études approfondies et surtout des financements appropriés !

Pouvez-vous vivre de votre métier ?

La majorité de ceux qui travaillent dans le théâtre souffrent de problèmes matériels. Certains ont donc des métiers alimentaires. Dans le groupe de *Hamlet 1983* nous sommes trois à avoir d'autres activités qui parfois n'ont rien à voir avec le théâtre. L'un d'entre nous est employé dans un magasin de pneus, un autre (mon assistant à la mise en scène) est maçon. Nous aidons nos camarades pour tout ce qui concerne les frais de l'équipe, comme les transports, le logement, etc.; nous le faisons volontiers parce que nous tenons absolument à ce que tout le monde puisse poursuivre son activité dans le théâtre. Nous sommes dans une économie de survie, mais nous acceptons tous les sacrifices...

Vous vous posez peut-être aussi la question de savoir si *Hamlet 1983*, par exemple, est un travail d'école ou un travail véritablement professionnel : je dirais que la différence n'est pas évidente, et que ce qui est essentiel c'est d'avoir trouvé de nouvelles énergies, voire de nouveaux talents. C'est chez moi une attitude de tous les instants : essayer le plus possible, et faire le tour des facultés pour cela, de trouver des jeunes gens pour les inciter à travailler et utiliser leurs qualités le mieux possible.

Nous nous situons en fait avec *Hamlet 1983* à la frontière entre l'école et la profession. Deux des comédiens de la distribution ont ainsi, grâce à ce spectacle, franchi le pas : il s'agit de la jeune Ridhab Ahmed Hassan et de Amir Ihsan Mahmoud. Tous les techniciens, eux, sont professionnels.

Comment se passe la vie théâtrale, s'il y en a une, à Bagdad ?

Oui, bien sûr, il y a une vie théâtrale !

Mais la vérité c'est que les lieux où se retrouvent les professionnels sont plutôt rares. À Bagdad il y a le Théâtre national, la Faculté des Beaux-Arts et quelques cafés littéraires où on se côtoie. On est même « condamnés » à se croiser régulièrement. Comme de mon côté j'ai passé de longues années en études théâtrales j'ai largement eu le temps d'établir des contacts avec les uns et les autres. J'ai fréquenté plusieurs générations de professionnels de théâtre.

Entre nous, nous entretenons des rapports amicaux. Par la force des choses ; comme nous n'avons pas beaucoup de ressources pour monter nos productions, nous sommes contraints de nous entraider, louons ensemble par exemple des lieux de résidence et de répétition... Mais l'esprit de compétition demeure et je trouve cela plutôt stimulant. Arriver à s'affirmer n'est pas chose aisée d'autant qu'il y a très peu de producteurs potentiels de spectacles. Alors vous pouvez

imaginer que pour sortir du pays, cela n'a pas été simple. De ce point de vue je peux me considérer comme privilégié et très chanceux ! D'autres qui ne manquent pas de talent n'ont pas eu cette chance. On peut le dire : de vraies et fortes énergies artistiques ont été victimes des choix opérés, et ont subi de véritables injustices. Pour ce qui me concerne, je le répète, j'ai eu de la chance, mais j'ai lutté pour la forcer et ça n'a pas été sans souffrances.



« 83 n'est pas seulement ma date de naissance, c'est celle de toute une génération qui est née dans la guerre, en plein conflit avec l'Iran. »

Parlons de Hamlet 1983 dans ce contexte. Comment est né ce projet ? 83 est l'année de votre naissance, faut-il en conclure qu'il s'agit là d'un spectacle très personnel voire autobiographique ?

83 n'est pas seulement ma date de naissance, c'est celle de toute une génération qui est née dans la guerre, en plein conflit avec l'Iran; deux ans après cette guerre a commencé celle du Golfe, ça a continué et en 2003 a débuté la deuxième guerre du Golfe, Daech est arrivé en 2013... La génération dont parle *Hamlet 1983* est une génération qui vit dans une sorte de deuil continu. Il n'y a pas un jeune en Irak qui n'a pas perdu un proche.

Dans votre pièce c'est le personnage d'Hamlet qui a disparu...

Je l'ai fait disparaître parce qu'en tant qu'artiste de cette région, je refuse la violence et l'idée de vengeance. J'ai commencé à travailler sur ce texte dans des ateliers d'expérimentation; je reprends volontiers le propos du psychologue Erik Erikson qui dit en substance que «*la répétition évolue, et j'évolue avec elle*». J'ai évolué en développant des idées qui sont venues d'Europe, cherchant une interprétation après toutes celles que je connais. Je suis arrivé à l'idée que Hamlet représente une vie de vengeance qui doit être condamnée et supprimée. Cette idée fait que nous vivons en enfer depuis longtemps ici en Irak. Nous avons besoin de finir notre vie d'une manière qui ne passe plus par le cycle de la vengeance et

de la violence.

L'autre idée que je voulais développer dans *Hamlet 1983* concerne les femmes. La société irakienne, comme toutes les sociétés orientales, est une société injuste envers les femmes. Dans le texte de Shakespeare justement, les deux femmes, Gertrude la mère d'Hamlet et Ophélie ont un destin funeste. Je me suis emparé de ces deux personnages pour traiter à travers elles de la position de la femme irakienne. Je prends la défense d'Ophélie qui était prête à se sacrifier pour Hamlet qu'elle aime. Concernant Gertrude je me suis écarté du personnage original de Shakespeare. J'ai voulu évoquer la situation des femmes de martyrs de guerre. Chez nous, la convention sociale contraint la femme d'un martyr à épouser le frère de celui-ci. Cela a généré une sorte de tradition folklorique lors des cérémonies de deuil, avec les pleureuses qui interpellent la veuve sur ce sujet... De nombreux problèmes sont nés de cette coutume qui ébranle les structures même de notre société.

Vous assignez au théâtre une mission hautement éthique.

En effet. J'ai beaucoup parlé de la guerre en Irak, de la dévastation de la société irakienne, j'ajouterai que ce n'est pas seulement la société qui est dévastée, ce sont les personnes elles-mêmes. J'assigne au théâtre une mission éducatrice, d'éveil de la conscience, mais j'ajouterai immédiatement que cette mission ne saurait être accomplie sans plaisir. Cette notion de plaisir est essentielle. La spécificité du théâtre réside bien dans sa capacité à tout

transmettre, mais avec plaisir. Pour moi, le théâtre reste le seul espace où je peux respirer, vivre, exprimer ce que je veux, crier, aimer, être moi-même enfin.

Vous disiez tout à l'heure que vous aviez mis l'accent dans votre Hamlet 1983 sur la question des femmes. Qu'en est-il des comédiennes en Irak, et pouvez-vous nous parler plus précisément de celles que vous avez choisies pour interpréter les rôles de Gertrude et d'Ophélie dans votre spectacle ?

Il y a des comédiennes en Irak, mais elles sont rares ! La société s'est refermée sur elle-même depuis de nombreuses années. Il y a donc une véritable régression liée à cette fermeture. Le premier danger pour les comédiennes, ce sont les contraintes sociales et plus particulièrement les contraintes familiales. Seules quelques familles autorisent leurs filles à s'engager dans la carrière de comédienne et, dans un premier temps, à entreprendre des études, comme celles dispensées à la Faculté des Beaux-Arts. Mais une fois ce premier pas franchi, il y en a un second, bien plus délicat, celui qui consiste à se retrouver sur les planches et à jouer.

L'artiste d'une manière générale, déjà, est perçu de manière négative, surtout en ces temps de guerre où tout est fait pour que la culture disparaisse. L'artiste c'est quelqu'un d'immoral, de pervers. Pour ne pas entrer dans cette problématique-là les metteurs en scène choisissent des textes dans lesquels il n'y a pas de rôle féminin...

On a pu le constater; sur les trois spectacles auxquels nous avons pu assister au Muntada en mai dernier, Hamlet 1983 était le seul à avoir une distribution mixte...

Pour *Hamlet 1983* il y a deux comédiennes dans la distribution. Au départ, ces deux jeunes femmes étaient des étudiantes de théâtre et j'étais intervenu dans leur cursus. Sur une vingtaine de jeunes filles susceptibles de jouer, je n'ai pas eu à choisir: toutes ont refusé sauf Ridhab Ahmed Hassan et Basma Munir ! Pour cette dernière qui interprète le rôle de Gertrude, la mère de Hamlet, cela a été extrêmement compliqué; il a fallu beaucoup de discussions et de négociations pour convaincre la famille de lui donner l'autorisation de jouer. Elle était voilée, mais j'avais demandé qu'elle retire son voile pour jouer; pour la famille il n'en était pas question. On a fini par trouver un arrangement: elle pouvait jouer, mais avec une perruque ! ... Vous imaginez le stress de cette toute jeune actrice dont c'était le premier rôle et qui était complètement déstabilisée. Lors des premiers jours de répétition je l'ai trouvée en larmes: elle disait n'avoir rien réussi dans sa vie jusqu'à

présent, et était persuadée qu'elle allait échouer dans cette nouvelle expérience. Moi qui commence toujours le travail de répétition en essayant de mettre à l'aise tous les participants et faire preuve de beaucoup de psychologie pour n'avoir plus de problèmes et de conflits à résoudre par la suite, j'étais servi ! Je tiens, au début des répétitions, à installer une sorte d'alchimie provoquant ainsi parfois des psychodrames, et passer ensuite à autre chose. J'ai fini par convaincre Basma qu'elle allait réussir cette expérience de *Hamlet 1983*, qui plus est dans le rôle d'une femme beaucoup plus âgée qu'elle. C'est effectivement le cas, je le pense profondément.

Pour Ridha les choses ont été plus simples. Pas de problème avec la famille, d'autant que celle-ci a accepté qu'elle intègre la Faculté des Beaux-Arts et l'univers théâtral. Son seul problème était qu'elle habitait à 300 kilomètres de Bagdad. Il a fallu qu'elle déménage avec sa mère pour venir vivre à Bagdad. J'estime que Ridhab a eu une chance assez rare dans ce domaine. On peut dire que l'expérience de *Hamlet 1983* a été fondatrice pour elle. Tout de suite après ce travail elle a entamé une carrière professionnelle, a joué dans d'autres spectacles, *Strip-Tease à Bagdad*, sur un texte de Mokhallad Rasem qui a pu être présenté aux Journées théâtrales de Carthage en Tunisie, et aussi dans une production de théâtre pour jeunes spectateurs. Elle a également tourné dans plusieurs courts métrages. Son expérience est également riche d'un spectacle qu'elle a réalisé dans le cursus de ses études. Je pense que désormais elle va avoir beaucoup de responsabilités à assumer.

Fekret Salem, vous parliez de vingt étudiantes sollicitées pour travailler avec vous, et de deux seulement à avoir accepté de tenter l'expérience du plateau. Que vont devenir les dix-huit jeunes filles qui ont pourtant suivi un cursus en arts du spectacle ?

C'est simple, elles vont continuer leurs études jusqu'à l'obtention d'un diplôme et vont finir par trouver une place dans une administration, ou bien elles vont se marier et rester à la maison. Elles ne connaîtront jamais l'expérience du plateau !

Qu'attendez-vous de votre passage au TANDEM ?

Arras, c'est la porte qui s'ouvre pour que *Hamlet 1983* puisse parcourir le monde, être représenté partout, sur tous les continents. Et permettre ainsi de changer l'image de l'Irak concernant l'art et la culture. C'est aussi un premier jalon avant que je présente un *Macbeth*, toujours d'après Shakespeare ! ■

RIDHAB AHMED HASSAN ÊTRE ACTRICE DANS L'IRAK CONTEMPORAIN

« Avec Hamlet 1983 ma vie d'actrice a été profondément transformée, tout particulièrement sur un plan technique. J'ai pu développer mes techniques d'actrice, développer l'aspect technique du métier, après des études plutôt théoriques à la Faculté des Beaux-Arts. Enfin je me confrontais à la pratique ! Le paradoxe voulant d'ailleurs que je suive un cursus de mise en scène plutôt que de comédienne. Tout cela pour faire plaisir à ma mère qui, elle-même, à son époque, voulait faire du théâtre, mais qui, bien sûr n'avait pas pu réaliser ce rêve à cause de sa famille. Ce rêve, elle l'a réalisé à travers moi, et pour m'accompagner à Bagdad elle a elle-même dû rompre avec sa propre famille ! Je ne pouvais qu'opérer ce petit changement de programme, du jeu à la mise en scène, c'était la moindre des choses ! J'ai vraiment voulu lui faire plaisir, mais désormais je me sens bien dans ma pratique de comédienne ! La mise en scène je l'ai pratiquée lors de mon travail d'école, mais désormais c'est vraiment le jeu qui m'intéresse. Je m'y sens à l'aise, même si, au sein de notre société dont on connaît la situation et la place des femmes, les choses sont loin d'être évidentes. Il n'y a pas un paysage sûr pour que l'on puisse exercer nos activités de manière naturelle, la peur étant toujours là, présente. »

UNE OASIS ENTRE DEUX RIVES

PORTRAIT DE YAGOUTHA BELGACEM

Par Jean-Pierre Thibaudat

Yagoutha Belgacem dirige la plate-forme Siwa : à travers la rencontre entre artistes, citoyens du Maghreb, du Machrek et de l'Occident, elle contribue à créer des ponts entre les deux rives de la Méditerranée.

Née en France de parents tunisiens, de culture musulmane, Yagoutha Belgacem aime tendre des fils et ourdir des filiations entre les deux pôles qui constituent sa vie.

Des rencontres – mot-clef de son parcours – l'entraînent sur la voie du théâtre. Non comme actrice mais en coulisses. « *La rencontre importante, c'est celle de Nicole Gauthier* » en 1991.

En 2005-2006, elle a eu envie de tout arrêter. « *Je trouvais que le milieu théâtral était trop tourné sur lui-même c'était l'époque où l'islam commençait à poser des problèmes. En France, il n'y avait quasiment pas d'Arabes dans les théâtres. Où était la mixité ? Nourrie d'une culture, l'islam, je me demandais : qu'est ce que je fais de tout cela ? Il y avait tout un pan de moi-même qui manquait. Un vide. Comme si j'étais hémiplégique. Où étaient et comment vivaient les artistes dans les pays arabes ?* »

Cette question la taraude. Elle en parle à Fethi Benslama, psychanalyste exerçant en France. « *Seule, tu n'y arriveras pas, il faut que tu rencontres des gens* ». Il l'aiguille vers l'équipe du Manifeste des Libertés dont la devise est « *De même que l'Europe n'est pas la seule affaire des Européens, l'Islam n'est pas la chose exclusive des musulmans* ». Elle y croise des personnalités comme Sophie Bessis, Tewfik Allal. « *Ce fut un salut pour moi. Je rencontrais des penseurs qui travaillaient déjà ces questions. J'ai beaucoup appris auprès d'eux, cela m'a nourrie. Des loupiotes se sont allumées* ». Ils deviendront des amis, des conseillers, voire des collaborateurs comme la philosophe Nadia Tazi qui la présentera plus tard à François Tanguy

(Théâtre du radeau), et Arafat Sadallah précieux collaborateur à Siwa depuis le début.

Fort de ce compagnonnage et de ces expériences, Yagoutha Belgacem voyage dans le monde arabe, allant de festival en festival. En Syrie, au Liban, en Égypte, en Jordanie, en Tunisie. Elle part seule, sans recommandations, sans être chaperonnée. « *Amman est le festival qui m'a plus inspiré. C'était comme une plate-forme. Tous les artistes arabes pouvaient aller en Jordanie. Ce n'était pas le cas pour les autres pays arabes. Cela créait une ambiance extraordinaire et les premières années du festival, l'exigence artistique était grande. C'est là que j'ai rencontré le metteur en scène irakien Haythem Abderrazak, en 2005* ». Un artiste de grande envergure professeur à l'Institut du théâtre de Bagdad et puissant metteur en scène.

Yagoutha retourne au Festival d'Amman trois ans de suite. « *Tout le monde était là pendant toute la durée du Festival. On était ensemble, on mangeait ensemble, on parlait la même langue. Une expérience unique et extraordinaire et je me suis dit qu'on pourrait faire quelque chose du même ordre entre l'Europe et le monde arabe. C'était une façon d'être cohérente avec moi-même, ma double culture, sortir de l'hémiplégie. Revenir aux sources et tenir les deux bouts. C'était et c'est toujours mon exigence. C'était clair. Mais comment faire ?* »

En 2006, au festival d'Amman, avec une petite équipe et à ses cotés Jean-Pierre Han, précieux fidèle et conseiller, elle fait un film où elle interroge tous les

artistes. Les questions qu'elle leur pose, elle se les pose à elle-même. Le film sera projeté à l'édition suivante du festival. C'est un début.

Siwa est le nom d'une petite oasis, dans le désert égyptien près de la frontière libyenne. Yagoutha y était allée en vacances, elle y est retournée, elle s'y sent bien. Siwa est une oasis – où se rendit Alexandre le Grand pour consulter son célèbre oracle d'Ammon, elle est la plus belle et la plus secrète oasis d'Égypte. Perdue dans un désert absolu, ayant vécu plusieurs millénaires selon ses propres lois, elle est le symbole de toutes les différences, de toutes les libertés menacées par la moderne uniformité du monde. Yagoutha donne le nom de Siwa à son projet : un laboratoire artistique itinérant des mondes arabes contemporains. Printemps 2007, première édition de la plate-forme Siwa au Théâtre de la cité internationale. Rencontres, spectacles, présentation du film. « *Peu de moyens, mais des jeunes pousses qui ne demandent qu'à grandir et se fortifier. Je me rends compte ce qu'il ne faut pas faire : aller chercher des spectacles dans les pays arabes et les balancer comme ça dans les théâtres. Je comprends ce qu'il faut faire : être dans une même temporalité, habiter le même temps pour être dans une contemporanéité, associer des équipes, faire des traversées et surtout accompagner. Tenir les deux bouts, c'est être avec et contre des deux côtés.* »

En 2008, seconde édition aux ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon. Yagoutha

ajoute aux projets amenés par Siwa, tout un travail mené sur le territoire du 17^e arrondissement avec les femmes maghrébines. L'Irakien Haythem Abderrazak est là. Et, pour traduire ses dires et ceux d'autres artistes, Arafat Sadallah.

« *Je travaille avec des artistes irakiens depuis 2007 et je me rends à Bagdad régulièrement depuis 2009. On ignore tout de l'Irak et des Irakiens, ce pays est devenu le nom du désastre, l'incarnation du tragique, un trou noir. On ne sait pas qu'en dépit des guerres, des crimes politiques et du chaos, des souffrances endurées pendant l'embargo – en un mot, du tragique lui-même, l'Irak est resté l'un des pays arabes les plus attachés à la culture. S'il y a un mystère irakien, c'est bien celui-ci : à Bagdad, il existe encore, tant bien que mal, une scène artistique. Des artistes qui refusent de s'exiler, des hommes et des femmes qui vont au théâtre. On méconnaît la vivacité de la scène artistique irakienne, performance, théâtre, poésie chantée, cinéma... n'ont cessé d'émerger pendant les décennies tragiques.* »

En 2010, Siwa est au Théâtre des Bouffes du Nord. Haythem revient, Yagoutha invite également l'irakien Mokhallad Rasem qu'elle avait vu à Amman, la première année dans le spectacle d'Haythem. Réfugié en Europe, il mène un travail associant corps et images.

Le projet Siwa n'entre dans aucune case, à chaque projet Yagoutha bute contre des montagnes d'incompréhension. Elle accuse le coup « *mais arrive le printemps arabe. C'est une renaissance.* »

Yagoutha va voir ce qu'elle peut faire en Tunisie. « *Je suis une fille de la Tunisie*

profonde, mes parents viennent d'un village bédouin, pauvre. C'est la Tunisie que j'aime et qui m'a formée. Je veux retrouver ça. Et je me suis souvenue des événements de Redeyef.»

En 2008, suite à une flagrante injustice dans l'attribution des postes, une grande grève avait été déclenchée dans le bassin des mines de phosphates. Il y eut des morts, des blessés, des arrestations. Le pouvoir de Ben Ali essaya en vain d'étouffer le scandale. En 2011, dans la foulée de la Révolution, les gens de Redeyef destituèrent leur municipalité, rejetèrent l'autorité du sous-préfet et organisèrent leur propre police. La plus belle richesse de Redeyef, c'est sa population, et c'est ce que pressentait Yagoutha Belgacem. Elle en parle à Marianne Dautrey, autre amie précieuse et fidèle qui l'accompagne dans l'aventure.

Une fois encore, tout s'inscrit dans la rencontre. Un ami journaliste tunisien Adel Haj Salem vient avec elle à Redeyef, il a un copain à Gafsa, Chems. Ils logent chez lui, la connivence est immédiate et Yagoutha propose à Chems de travailler avec elle. C'est le début d'une nouvelle aventure qui verra, *in fine*, l'ancien économiste (de l'occupation française) transformé en lieu culturel pour les jeunes de Redeyef, la venue et la collaboration de la Fonderie pour des rencontres, des ateliers et un spectacle de l'Irakien Haythem associant ses acteurs et des jeunes de Redeyef: une version sauvage d'une pièce d'Heiner Müller.

Parallèlement, Yagoutha mène un autre chantier, *Looking for Orestia*, associant Haythem Abderrazak et Cécile Pauthe qui dirige le CDN de Besançon. Des étapes de travail ont eu lieu à Bagdad, à Besançon, à la Fonderie du Mans. D'autres auront lieu cette saison à Bagdad et la saison prochaine à Besançon. Siwa est artiste associé au CDN Besançon et c'est grâce à cette étroite collaboration qu'un projet comme celui-ci peut s'inventer.

En mai dernier, un petit groupe de personnes, dont Gilbert Langlois, le directeur du TANDEM, se sont retrouvés à Bagdad², pour aller à la rencontre de la jeune scène irakienne. « *Une suite logique après Amman, Redeyef* » constate Yagoutha. D'autant plus logique que le dernier jour à Redeyef, autour d'un repas, Haythem et son actrice Ekbal (qui allait devenir un peu plus tard responsable du théâtre et du cinéma de son pays) avaient invité les convives à venir à Bagdad.

« Pour moi, le rêve ce serait que Siwa devienne véritablement une oasis. C'est-à-dire la chance extraordinaire de l'autre, où l'on s'efforce de faire couler côte à côte les langues arabes et les langues françaises, où l'on suscite des gestes de création conjointe qui n'oublent pas la surdité ni l'aveuglement ni l'incompréhension des uns et des autres, où l'on s'efforce de penser la création avec l'irréductible étrangeté de l'étranger. Où plus exactement, de la confrontation avec l'étranger faire advenir la création: où chacun s'interroge en interrogeant l'autre. Dès lors, le mot de « contemporain » prend tout son sens, le sens d'une coexistence sans conditions de recevabilité.

Être contemporain, c'est habiter le même temps: celui de deux étrangers se recevant mutuellement. Dans un monde véritablement contemporain, il n'y aurait plus que des habitants du seuil. Des seuils. » ■

² C'est à la suite de ce voyage que Gilbert Langlois (qui avait pu découvrir le travail d'Haythem Abderrazak au Festival d'Amman en 2005) décide, sans attendre, d'accueillir en résidence l'équipe de Fekret Salem qui présente sa dernière création *Hamlet 1983*, sur la scène du TANDEM.

LA PLATE-FORME SIWA

Siwa est un laboratoire artistique itinérant des mondes arabes contemporains initié par Yagoutha Belgacem. La plate-forme donne à voir en Europe les productions culturelles les plus expérimentales de ces pays. En réciprocité, elle fait connaître en Tunisie et en Irak des expériences artistiques européennes. Dans le climat actuel de défiance et de tension, l'art regagne une vocation de nécessité et d'avant-garde. Siwa mène un travail de médiation et de partage essentiel, contribuant ainsi aux processus d'émancipation à l'œuvre dans ces sociétés. Dès sa création, dans ses échanges avec des artistes irakiens, elle en a perçu les prémices.

Siwa est aussi et surtout un lieu de réjouissances où l'on peut exposer et débattre en toute liberté, conduire une recherche dans le long cours, capter les symptômes et les tensions qui travaillent ces mondes. Siwa est un lieu du possible dans un univers en crise. La jeunesse de ces sociétés arabes, cette majorité trop longtemps minorée, montre aujourd'hui un très grand désir de savoir et de création. Cette jeunesse a d'une certaine façon exaucé cette aspiration. C'est à la confluence de cette curiosité intellectuelle et artistique que Siwa se situe et s'essaye à la politique autrement.



Pont de Samarra, 1960 © Latif Al Ani

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

4500 à 2006 av. J.-C.

Civilisation sumérienne en Mésopotamie. Naissance de l'écriture, invention de la roue et de la bière.

1894-1255 av. J.-C.

Babylone. Premier code juridique de l'histoire.

334 av. J.-C.

Alexandre le Grand conquiert Babylone.

750-1258

Califat abbasside, Bagdad est fondée en 762 et l'Irak devient le centre du califat.

1258-1534

Invasions mongoles.

1534-1917

Mésopotamie ottomane.

1916

Les accords secrets de Sykes-Picot partagent le Moyen-Orient entre la France et la Grande-Bretagne.

1920 - 1932

Mandat britannique.

1924

Élection d'une assemblée constituante le 25 février. Première Constitution le 14 juin.

1927

Premier gisement de pétrole découvert à Kirkouk.

1932 - 1958

Royaume hachémite.

1936

Coup d'État militaire, le premier dans le monde arabe, mais qui ne dure pas.

1940

Nouveau coup d'État nationaliste de Rachid Ali Gaylani, qui dépose le régent, et premier gouvernement favorable aux puissances de l'Axe. Pogroms contre les juifs.

1941

En avril, intervention militaire britannique qui met fin au gouvernement pronazi.

1958

Renversement de la monarchie par un coup d'État. Institution de la république.

1968

Arrivée du parti Baas au pouvoir avec un coup d'État du général al-Bakr assisté de Saddam Hussein.

1978

L'Irak expulse l'ayatollah Khomeyni vers la France.

1979

Saddam Hussein prend toutes les rênes du pouvoir.

1980

L'Irak attaque l'Iran devenue République islamique sous la tutelle de Khomeyni. Un million de morts de part et d'autre. Cessez-le-feu en 1988 et retour aux frontières initiales.

1990

L'Irak envahit le Koweït. Sanctions de l'ONU et début de l'embargo international volontairement entretenu par Saddam Hussein qui entraînera la mort d'au moins 500 000 Irakiens, dont principalement des enfants.

1991

En janvier, une coalition internationale attaque l'Irak. En février, Saddam Hussein accepte un cessez-le-feu et se retire du Koweït.

1995

Résolution de l'ONU dite « *Pétrole contre nourriture* ».

2003

En mars, les États-Unis et la Grande-Bretagne attaquent l'Irak. Fin des combats le 15 avril.

2006

Saddam Hussein est jugé, condamné à mort puis exécuté.

2011

Les troupes américaines se retirent d'Irak.

2014

Mossoul tombe entre les mains de Daesh ainsi qu'une partie du nord-ouest de l'Irak.

2017

L'Irak proclame la libération de Mossoul. Le « oui » l'emporte lors du référendum d'indépendance organisé au Kurdistan irakien.

Hatra, Ninive, dans les années 70 © Latif Al Ani





© Pedro Machado

CANDOCO FAIT DANSER TOUS LES CORPS

Par Rosita Boisseau . *Le Monde*

Un phénomène comme on les aime. Généreux, téméraire, inflexible. [...] Née en 1991, la Candoco Dance Company, troupe « inclusive » (« intégrée ») britannique, qui mêle handicapés et non-handicapés, autrement dit des interprètes en fauteuil roulant et d'autres sans, est toujours dans la course. Et si on ne la voit malheureusement jamais en France, c'est sans doute que « si progressiste soit-il, votre pays ne l'est pas encore malheureusement dans ce domaine », assène le codirecteur de la troupe. Dans le secteur chorégraphique, Candoco est l'exception qui confirme (presque) la règle. Très peu de compagnies professionnelles dans le monde accueillent les danseurs valides et les autres. [...] Candoco ne brandit son label « intégré » que pour affirmer une valeur artistique ajoutée. « S'agissant du handicap, la danse est une discipline dérangement, car c'est précisément le corps qu'elle met en œuvre et offre au regard. Mais, comme le prétendait la chorégraphe américaine Anna Halprin, chaque corps peut danser. »

THE SHOW MUST GO ON

Jérôme Bel . Candoco Dance Company

Mardi 19 décembre . 20:00

Douai . Hippodrome



© Mathilda Ormi

LE THÉÂTRE EXPLOSIIF DE VINCENT MACAIGNE

Par Thierry Sartoretti . *RTS (Suisse)*

Vincent Macaigne propose un spectacle tornade de plus de deux heures. [...] Après *Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer* (2014) et *En manque* (2016), le metteur en scène revisite un texte de jeunesse qui tient de la science-fiction politique, romantique et théologique. Pour le fond, *Je suis un pays* parle d'amour, de Dieu, de Marie, d'écologie, de politique, de jeunesse et d'avenir. Pour la forme, ce spectacle discret comme les chutes du Niagara tient à la fois de la boum, de la performance, du meeting, de l'opéra, du show télévisuel et du film d'épouvante. L'expérience est forte, [...] et le public emballé ou interloqué devant une telle déferlante visuelle, textuelle et musicale. [...] Les humains dépeints par Vincent Macaigne sont perdus, paumés, largués dans un monde dominé par les multinationales et un système électoral qui tient de la télé réalité. [...] Il y a du Méliès chez Vincent Macaigne : un esprit aussi pionnier que bateleur et bricoleur. Imaginez la rencontre entre Benjamin Castaldi, le Grand Inquisiteur, Jean-Luc Mélenchon, Dieu et quelques zombies en (grosse) colère et vous aurez une petite idée de ce qui vous attend dans *Je suis un pays*. Cette pièce est un ouragan. Avec quelques trous d'air textuels, des éclairs de génie absolu, des instants d'accalmie scénographique et un souffle formidable. Ce n'est pas le moindre des exploits de Vincent Macaigne et de sa troupe : avec *Je suis un pays*, le théâtre s'offre un bain d'énergie électrique qui rappelle les plus excitants des concerts de rock.

JE SUIS UN PAYS / VOILÀ CE QUE JAMAIS JE NE TE DIRAI

Vincent Macaigne . Compagnie Friche 22.66

Du 9 au 11 janvier . 19:30 | Douai . Hippodrome

HORS LES MURS

Sana Yazigi, artiste syrienne en exil à Beyrouth, est la créatrice du projet *Creative Memory (La mémoire créative de la révolution syrienne)*, qui donne à entendre la voix du peuple syrien à travers le prisme artistique. Ce site internet, intégralement mis à jour en octobre dernier, est à la fois mémoire et actualité, archives et instantanés.

www.creativememory.org

CRÉATIVE MEMORY : L'EXPO

À l'occasion du premier focus *Face à la mer* en mars 2017, le TANDEM a choisi de présenter une sélection de ces œuvres à Douai et Arras, et prolonge depuis son accompagnement aux côtés de Sana Yazigi.

ART IN REVOLUTION : THE CHALLENGE OF ART IN SITUATIONS OF POLITICAL REPRESSION

Du 18 au 21 janvier | Anvers

VOS RENDEZ-VOUS

MUSIQUE

LE CONCERT D'ASTRÉE

Direction Emmanuelle Haim

Mercredi 13 décembre . 20:30

Arras . Théâtre

Les solistes les plus prometteurs (dont Lea Desandre, Révélation artiste lyrique de l'année aux Victoires de la musique 2017) et un chœur de haute voltige accompagnés par l'orchestre au grand complet interprètent deux œuvres mythiques : le *Dixit Dominus* de Haendel et le *Magnificat* de Bach.

MUSIQUE

LA MUSIQUE SANS MARTEAU

Quatuor Béla

Mercredi 20 décembre . 18:30

Douai . Hippodrome

La Musique sans marteau est un concert adressé à tous : les musiciens du Quatuor Béla nous invitent à un cheminement ludique, pédagogique et plein d'humour sur l'histoire de la musique contemporaine.

MUSIQUE

PEDRO SOLER / GASPARD CLAUS

Vendredi 12 janvier . 20:30

Arras . Théâtre

Ou comment père (guitariste) et fils (violoncelliste) inventent un flamenco lumineux, émouvant, aussi séren que turbulent ; la promesse d'un concert dont le lyrisme contenu et la virtuosité des deux musiciens effacent les frontières et bouleversent durablement les auditeurs.

DANSE / CIRQUE

LES OS NOIRS

Phia Ménard . Compagnie Non Nova

Mardi 16 janvier . 20:00

Douai . Hippodrome

Seule en scène, la marionnettiste et danseuse Chloé Sanchez joue avec les voiles et se débat avec la bourrasque : Phia Ménard poursuit ici son exploration esthétique du vent, sublimée par une chorégraphie intense.

THÉÂTRE / MUSIQUE

DJ SET (SUR) ÉCOUTE

Mathieu Bauer

Mercredi 17 janvier . 20:30 | Jeudi 18 janvier . 20:00

Arras . Théâtre

Un spectacle électrisant, entre DJ set et concert *live*, qui interroge sur les sons qui ont jalonné l'histoire de la musique telle une partition sonore de nos vies.

CES ARTISTES QUI MONTENT, QUI MONTENT...



© Verena Chen

QUATUOR AROD

Les spectateurs qui ont eu la chance d'assister au concert *Mozart/Mendelssohn* du 11 octobre dernier, ne seront pas surpris de retrouver les quatre magnifiques interprètes du Quatuor Arod dans cette rubrique consacrée aux artistes de la saison qui ont le vent en poupe. Formé en 2013 par Jordan Victoria, Alexandre Vu (violons), Corentin Apparailly (alto) et Samy Rachid (violoncelle), le Quatuor Arod a déjà remporté de nombreux prix sur la scène internationale, notamment le Premier prix du Concours international de l'ARD de Munich en 2016. Nommés « *BBC New Generation Artists* » pour les deux années à venir, les quatre virtuoses viennent de sortir en octobre dernier leur premier disque consacré à Mendelssohn chez Erato Warner Classics (enregistré dans la salle des concerts du Théâtre d'Arras).

Tous quatre sortis du CNSM de Paris, ils se sont trouvés et accordés, comme en témoigne l'exceptionnelle écoute mutuelle que nous avons pu apprécier. Tout en élégance et délicatesse, leurs cordes fusionnent, chaque corps épouse son instrument, esquissant une chorégraphie gracile et envoûtante qui plonge le spectateur fasciné et concentré dans une intense émotion. Ces quatre charmeurs surdoués n'ont pas fini d'éblouir le public du monde entier : à leur agenda, une centaine de concerts sur les scènes les plus prestigieuses, dont celles de Salzbourg, de Bayreuth ou de Vienne... À suivre!



© Loïc Benoit

MALIKA DJARDI

Inqualifiable Malika Djardi. Née en banlieue lyonnaise où elle prend ses premiers cours de danse aux côtés de Maguy Marin, elle se forme aux arts plastiques avant de partir étudier la danse contemporaine à l'Université du Québec à Montréal, puis au CNDC d'Angers. Après quelques premiers projets chorégraphiques – dont *Love Song* en 2010 pour lequel elle s'entoure de futures étoiles de la danse contemporaine (Maud Le Pladec, Trajal Harrell...) – Malika Djardi crée le solo *Sa Prière* en 2014. On y découvre une danse-documentaire d'un nouveau genre, construite à partir d'entretiens enregistrés avec sa mère racontant son lien à l'Islam, tandis que s'exécute au plateau une danse libre et débordante d'énergie. Très remarqué, ce solo propulse la chorégraphe sur la scène des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis où elle crée *Horion* en 2016. Dans cette pièce coup-de-poing, Malika Djardi rue dans les brancards avec son complice Nestor Garcia Diaz et construit un duo frénétique fait de corps qui s'entrechoquent, se percutent, jusqu'à l'affrontement – et non sans humour.

À découvrir également cette saison : 3, sa nouvelle création, entre cinéma documentaire, science-fiction et paysages plastiques post-apocalyptiques. L'occasion de retrouver la géniale Ana Pi qui avait arpenté les quartiers de Douai et d'Arras en 2016 avec *Le Tour du monde des danses urbaines en 10 villes*.

SA PRIÈRE/HORION (Soirée composée)

Judi 25 janvier . 20:00 | Vendredi 26 janvier . 20:30
Arras . Théâtre

3 (Création)

Coproduction TANDEM Scène nationale
Vendredi 23 mars . 20:00
Douai . Hippodrome

COUP DE PROJECTEUR

Les rendez-vous cinéma du TANDEM
Douai . Salle Paul Desmarests

CINÉ-GOÛTER (DÈS 6 ANS)

UN CONTE PEUT EN CACHER UN AUTRE

de Jakob Schuh & Jan Lachauer

Mercredi 6 décembre . 14:30

La projection du film sera suivie d'un échange avec le public, à l'issue duquel un goûter sera offert aux jeunes spectateurs!

CINÉ-DIMANCHE

ARRAS FILM FESTIVAL OFF

EN PRÉSENCE DE L'ÉQUIPE ORGANISATRICE

Dimanche 10 décembre . À partir de 11:00

Un Ciné-dimanche d'anthologie! L'occasion de venir découvrir en avant-première trois films présentés (et primés) lors de la dernière édition du Arras Film Festival.

CINÉ-RENCONTRE

ENSEIGNEZ À VIVRE!

d'Abraham Ségal

Judi 21 décembre . 18:00 | 20:30

La projection du film sera suivie d'un débat en présence du réalisateur et d'Edgar Morin (sous réserve).

CINÉ-DROIT

OMBLINE

de Stéphane Cazes

Mardi 12 décembre . 20:30

À l'issue de la projection, nous vous proposons une rencontre avec Anne Jannequin, Maître de Conférence en Droit public à la Faculté de Droit de Douai.

INFOS PRATIQUES

Arras . Théâtre

7 place du Théâtre . 62000 Arras

Douai . Hippodrome

Place du Barlet . BP 10079 . 59502 Douai Cedex

Abonnement à partir de 5 spectacles

Abo jeune - 26 ans à partir de 3 spectacles

Jusqu'à 40% de réduction sur vos spectacles

Tarifs cinéma

Plein tarif . 6.50 € | Tarif adhérent . 4.50 €

Pass cinéma (10 places) . 41 €

Accueil . Billetterie

Du mardi au samedi, de 14:00 à 18:45

09 71 00 5678

www.tandem-arrasdouai.eu

Inscrivez-vous à notre newsletter et retrouvez l'actualité du TANDEM sur les réseaux sociaux!



En haut
Déjeuner à l'école, école primaire
d'État, Bagdad, 1961

Au centre
Deux femmes, festivités de la Journée
de la femme, Bagdad, 1962

Ci-contre
Shorja Street, Bagdad, 1960

AND

LE JOURNAL DU
TANDEM
Scène nationale

Directeur de la publication
Gilbert Langlois

Comité de rédaction
**Gilbert Langlois, Romain Rousseau,
Pierre Laly, Christophe Teillout, Anne Pichard**

Rédaction
**Marina Da Silva,
Jean-Pierre Thibaudat, Jean-Pierre Han**

Design graphique
Romain Rousseau

Impression
La Voix du Nord
Tirage 23 000 exemplaires

Photographies de première et quatrième de couverture
© **Latif Al Ani**

Tous droits de reproduction réservés
© **TANDEM Scène nationale - novembre 2017**

Le TANDEM Scène nationale est subventionné par la Ville d'Arras, la Ville de Douai, le Ministère de la Culture et de la Communication, le Conseil régional des Hauts-de-France / Nord Pas-de-Calais Picardie, le Conseil départemental du Nord et le Conseil départemental du Pas-de-Calais